

sang. Mais, ajouta en substance le premier ministre, nos bons et admirables alliés de France et d'Angleterre y viendront avec nous en souvenir des effets et des sacrifices communs et pour qu'ils puissent apprécier toute l'étendue de la gratitude belge.

Il était bon que ces paroles fussent dites, il était utile que nos titres aux réparations justicières de « l'heure qui tout paiera » fussent solidement établis.

Nous n'avions demandé aucune promesse pour entrer dans la lutte et cependant de combien d'iniquités avons-nous été les victimes ! Mais quand l'Europe nouvelle aura remplacé l'ancienne Europe issue des Congrès de Vienne et de Londres, elle comprendra que les mêmes motifs qui nous avaient fait dépouiller militeront en faveur de notre *complète restauration*. Les pays libres auront besoin d'une *Barrière belge* solidement et rationnellement construite.

Alors, le Roi de l'Yser rentrera à Bruxelles et son Royaume contiendra à nouveau tous les Belges, tous les enfants de notre histoire, tous ceux de nos frères par le passé et par les traditions que d'artificielles combinaisons diplomatiques avaient arrachés à la mère Patrie.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Sous le titre « la nouvelle Italie contre l'Allemagne », M. G. Papini trace un tableau, dans la *Revue des nations latines*, de ce que fut véritablement de 1870 à 1915 l'influence allemande sur l'Italie. Dans le domaine économique, M. G. Papini reconnaît que cette influence fut grande. Après 1870 on se rendit compte que l'outillage de l'Italie était loin de répondre aux exigences modernes, et il fallut faire appel aux capitalistes et aux techniciens. Les Français n'émigrent pas et, par exception, leurs capitaux firent alors de même. Quant à l'Angleterre, elle était toute à l'Egypte et songeait plutôt à agrandir son empire.

Restait l'Allemagne, nation jeune dans l'expansion économique, presque sans colonies, ambitieuse, et désireuse de séparer les deux plus grandes nations latines. Les techniciens allemands entrèrent donc en scène, même les techniciens de la culture : professeurs d'Université — puis les Ministres, les banquiers, les ingénieurs et, avec eux, surtout après 1890, les capitaux, moins importants cependant qu'on ne pourrait le croire. La grande victoire économique allemande en Italie consista surtout à gérer et contrôler de vastes entreprises avec des capitaux minimes en y joignant une exploitation calculée et intelligente du personnel dirigeant. Dans la plus grande partie des industries germanisées (banques, sidérurgie, électrotechnie, navigation), le capital était italien en grande partie, le travail tout italien, et la haute direction toute allemande.

M. G. Papini s'étend surtout sur la soi-disante influence intellectuelle et artistique :

Les deux seuls écrivains allemands qui aient eu une certaine popularité en Italie — Goethe et Heine — sont justement les moins allemands dans leur essence.

L'un, cosmopolite serein, amoureux des Grecs, des Italiens, des Orientaux, n'eut d'allemand que certains traits de sa vie extérieure et la symbolique du *Faust* ; l'autre, juif et demi-français, mérita de pouvoir goûter l'Italie et de mourir à Paris, après avoir ridiculisé ses compatriotes selon la géographie. Les écrivains les plus lus et les plus admirés en Italie furent, excepté deux Russes (Tolstoï et Dostoïewski) et deux Américains (Poe et Walt Whitman), presque tous Français. Sans remonter à la période du naturalisme, il suffira de rappeler que la jeunesse italienne, durant les vingt dernières années, a eu chez les étrangers, comme inspireurs et comme maîtres, Baudelaire et Laforgue, Mallarmé et Rimbaud, Verhaeren et Claudel, Verlaine et Jammes, Jarry et Renard. Aucun écrivain italien, pas même d'Annunzio, et d'Annunzio moins que tout autre, n'a pu échapper à l'influence de ceux-ci et on pourrait facilement, à côté des noms français, mettre les noms italiens qui plus ou moins, par filiation partielle, y correspondent.

Dans la critique littéraire, l'Italie fut plus indépendante qu'ailleurs : nous avons eu le bonheur de posséder un critique, De Sanctis, qui, tout en subissant parfois l'influence allemande, surpassa cependant tous les critiques européens contemporains. Après 1870, la méthode historique allemande a sévi en Italie comme ailleurs, mais au début de ce siècle le renom de De Sanctis, et on le doit surtout à Croce, n'a cessé de grandir : il fut relu et étudié, et toute la jeune école de critique qui, abandonnant l'espoir ambitieux de De Sanctis de reconstruire l'histoire de l'esprit national à travers la poésie, se propose uniquement de comprendre la poésie en tant que poésie, et l'art dans sa pureté dérive au fond de lui, et les meilleurs entre nos critiques contemporains — je mentionnerai seulement Renato Serra, devenu célèbre après sa mort sur le Carso — sont absolument indemnes de toute infiltration germanique.

Dans la peinture, — à part quelques velléités scandinaves et sécessionistes, — les dérivations étrangères prédominantes ont été celles du préraphaélisme anglais et de l'impressionisme français, ce dernier connu trop tard, mais assez profondément pour que la jeune génération en soit modifiée.

La première exposition d'impressionnistes français qui eut lieu à Florence, en 1910, fut restreinte et improvisée ; elle marque cependant une date importante dans le développement de l'art italien moderne : depuis lors, les expositions officielles mêmes recherchèrent les impressionnistes français et on put constater l'influence bienfaisante de ces derniers sur les plus intelligents. Chez les jeunes, les plus grossiers se laissèrent séduire par le coloris de Zuloaga et d'Anglada ; les plus hardis s'assimilèrent et développèrent le cubisme de Picasso et de Braque.

Dans la musique, l'influence allemande s'exerça sur la musique symphonique et la musique de chambre ; dans le mélodrame, le wagnérisme eut peu de succès. Les jeunes, dédaignant la facilité de l'ancienne « jeune

école » et les virtuosités thématiques des répétiteurs germanisés, remontèrent aux antiques et pures sources de l'art italien, où toute l'Europe s'est désaltérée, et s'ils écoutent des voix étrangères, ils tendent l'oreille vers la France de Debussy et de Ravel et vers la Russie de Moussorgski et de Stravinski.

Jusque dans les théories politiques les plus en vogue, on peut observer ces substitutions d'influence : au vieux libéralisme de marque anglaise et au rigide socialisme marxiste de marque allemande, ont succédé, chez les jeunes gens les plus indépendants et intelligents, le nationalisme et le syndicalisme, tous deux de provenance française. L'influence de Barrès et de Maurras est visible dans le premier ; celle de Sorel et de Berth dans le second. En Italie on ne lit plus guère Marx et on est revenu au merveilleux Proudhon. A présent, le syndicalisme, au moins dans ses formes théoriques, a presque disparu, mais le nationalisme continue à avoir une certaine influence sur l'opinion publique.

Donc, si nous examinons la vie intellectuelle italienne durant la période la plus rapprochée de nous, à partir de 1900, et en nous occupant plutôt des groupes d'avant-garde que des milieux académiques, nous nous apercevons facilement que l'obsession allemande n'était pas ce qu'on a dit et cru. Je n'entends pas avec cela affirmer, naturellement, que les influences françaises, anglaises et russes que j'ai indiquées résument toute notre existence spirituelle : je les ai énumérées simplement pour les confronter avec les influences allemandes, très inférieures ; mais il sera juste d'observer que l'intelligence italienne n'est pas restée inactive durant cette période, ne s'est pas contentée de changer de fournisseurs et de drapeaux. L'Italie a porté sa contribution à tous les ordres de la pensée ; ce qu'elle a pris, elle l'a développé et modifié. Elle a produit aussi des œuvres tirées entièrement de son propre fonds.

LA PRESSE ENNEMIE. — Dans sa conception de la guerre, le vieux Clausewitz s'est montré un homme de ces temps, sinon un homme de demain. Déjà avant la guerre actuelle, des Français, et non parmi les moins patriotes, voire nationalistes, ont fait ressortir ce qui dans son œuvre était marqué au sceau de la vie, et je ne sache pas que les événements actuels leur aient donné tort et, partant, aient transformé leur opinion. *Les Hasards de la Guerre*, ce beau récit du sergent Variot, qui furent sur le point d'obtenir le Grand Prix de littérature, ne semblent-ils pas avoir été écrits, en même temps que pour la louange des vertus de l'Alsace française, à la gloire de Clausewitz ? Dans la *Zukunft*, Maximilian Harden cite toute une page du grand général prussien, dont voici quelques phrases principales :

La guerre n'est pas seulement un acte politique, mais un instrument politique, une continuation, une évolution de la vie politique. L'intention politique est le but ; la guerre, les moyens ; et les moyens ne sauraient être sans le but. Par la guerre, la vie politique ne cesse point, et ne se transforme non plus en rien d'autre, mais demeure dans son essence autant que le peuvent permettre les moyens dont elle se sert. La guerre a certes sa propre grammaire, mais non sa propre logique. Elle ne peut jamais être